

Inventare: gestern, heute, morgen? Inventaires: hier, aujourd'hui, demain?

Tagung des Schweizer Heimatschutzes am 15. November 2012 in Biel
Colloque de Patrimoine suisse du 15 novembre 2012 à Bienne

Kurzfassungen der Referate
Résumés des interventions

Weitere Informationen erhalten Sie auf unserer Website: www.heimatschutz.ch/inventare
Pour plus d'informations veuillez consulter notre page internet: www.heimatschutz.ch/inventare

Wohnhochhaus und Altstadt-Neubau: vom Schandfleck zum Inventarobjekt

Katrin Eberhard, Denkmalpflege der Stadt St. Gallen

Die Generation der Nachkriegsarchitektinnen und -architekten hat heute ein hohes Alter erreicht oder ist bereits gestorben. In St. Gallen war es unter anderen der vor zwei Jahren verstorbene Heinrich Graf, der in den 1950er bis 1970er Jahren das Gesicht der Stadt massgeblich mitgeprägt hat. Neben den skulpturalen Wohnhochhäusern im Achslen-Quartier sind es insbesondere seine Ersatzneubauten in der Altstadt, über die sich die Geister heute scheiden. Für die einen sind sie Störfaktoren, Zeugen einer scheinbar unkontrollierten Bautätigkeit, für die anderen zeigen sie eine mögliche, architektonisch eigenständige Herangehensweise, die selbst schon Teil der (Altstadt-) Geschichte geworden ist.

Um es vorwegzunehmen: Weder die Wohnhochhäuser noch die Altstadtbauten haben den Sprung vom "Schandfleck" zum Inventarobjekt offiziell geschafft. Die in den 1970er Jahren erbauten Hochhäuser wurden in der aktuellen Überarbeitung des Inventars der schützenswerten Bauten der Stadt St. Gallen zwar von Denkmalpflegern, Fachverbänden und Expertinnen vorgeschlagen, von der Exekutive jedoch aus politischen Gründen nicht aufgenommen. Der Stadtrat verzichtete darauf, die Aufnahme von Bauten mit Vollendungsdatum später als 31. Dezember 1969 überhaupt zu erwägen. Diese Haltung spiegelt die Meinung der bürgerlichen Parteien, wonach – salopp gesagt – Sichtbetonbauten aus den 1970er Jahren nicht nur "zu wenig alt", sondern auch "zu wenig schön" seien, um sie unter Schutz zu stellen.

Nur wenig mehr Schutz geniessen die vornehmlich in den 1950er bis 1960er Jahren erstellten "Neubauten" Grafs in der Altstadt. Durch die Klassifizierung des gesamten Altstadtraums als Geschütztes Ortsbild ist der Einbezug der Denkmalpflege bei Sanierungs- und Umbauvorhaben sowie bei Abbruchbegehren vorgegeben. Nur die bis 1920 entstandenen Bauten unterliegen jedoch dem Substanzschutz, alle jüngeren könnten jederzeit abgerissen und in ähnlicher Art wieder aufgebaut werden.

Tour d'habitation et nouvelle construction en vieille ville: de la verrue à l'objet classé

Katrin Eberhard, Denkmalpflege der Stadt St. Gallen

Les architectes d'après-guerre ont aujourd'hui atteint un âge avancé, ou sont déjà morts. A Saint-Gall, c'est surtout Heinrich Graf, décédé il y a deux ans, qui a marqué le visage de la ville dans les années 1950 à 1970. Hormis les tours d'habitation sculpturales qu'il a érigées dans le quartier d'Achslen, ce sont en particulier les opérations de démolition-reconstruction qu'il a réalisées en vieille ville qui divisent aujourd'hui les esprits. Pour les uns, ces réalisations sont des corps étrangers, participant d'une activité de construction apparemment incontrôlée; pour les autres, elles témoignent d'une approche architecturale viable, elle-même déjà devenue partie intégrante de l'histoire de la vieille ville.

Disons-le d'emblée: ni les tours d'habitation de Graf, ni les bâtiments qu'il a construits en vieille ville n'ont officiellement passé du statut de «verrués» à celui d'objets classés. Conservateurs du patrimoine, associations spécialisées et experts ont certes préconisé, lors de la révision en cours de l'inventaire des bâtiments dignes de protection de la Ville de Saint-Gall, d'y inscrire les tours en question, érigées dans les années 1970, mais l'exécutif ne les a, pour des raisons politiques, pas suivis. Le Conseil de Ville a d'ailleurs renoncé à classer tout bâtiment achevé après le 31 décembre 1969. Cette attitude reflète la position des partis bourgeois, selon laquelle – pour le dire familièrement – les édifices en béton apparent des années 1970 ne sont ni assez vieux, ni assez beaux pour être mis sous protection.

Les bâtiments construits par Graf en vieille ville, dont la plupart datent des années 1950 et 1960, ne bénéficient que d'une protection légèrement accrue. L'ensemble de la vieille ville étant classée site construit à protéger, il est obligatoire de consulter le service des monuments historiques dans le cadre des projets de rénovation, de transformation et de démolition. Seuls les bâtiments érigés jusqu'aux années 1920 doivent toutefois être protégés dans leur substance, les plus récents pouvant être à tout moment démolis et reconstruits de façon similaire.

Denkmalbegriff und Inventare in der Schweiz

Isabel Haupt, stv. Denkmalpflegern des Kantons Aargau

«Ein Inventar ist nie abgeschlossen» stellte jüngst Oliver Martin fest. Was für ein Inventar gilt, gilt auch für die Inventarisierung. Dies verdankt sich nicht zuletzt der fortwährenden Veränderung des Denkmalbegriffs. Was «heute» in Inventare aufgenommen wird, hielt man «gestern» noch nicht unbedingt für beschreibens- oder gar schützenswert.

Denkmalbegriff und Inventar – vorgestern

1872 bat Johann Rudolf Rahn das Bildungsbürgertum um Mithilfe bei der Erfassung des Denkmalbestandes für die «Statistik schweizerischer Kunstdenkmäler». So wegweisend diese «public-private-partnership» beim Inventarisierungsprozess war, so zeitbedingt war der zugrundeliegende Denkmalbegriff, denn inventarisiert wurden «Monumente» mittelalterlicher Kunst.

Denkmalbegriff und Inventar – gestern

1975, im Europäischen Jahr des Denkmals, reflektierte die denkmaltheoretische Diskussion die Erweiterung des Denkmalbegriffs in zeitlicher und bautypologischer sowie in sozial- und wirtschaftsgeschichtlicher Hinsicht. Interesse riefen neu u. a. Industriegebäude, Bauten des Historismus und die Altstädte hervor. Dies widerspiegelt auch die Inventarisierungspraxis: 1973 wurden das Inventar der schützenswerten Ortsbilder der Schweiz (ISOS) und das Inventar der neueren Schweizer Architektur 1850-1912 (INSA) lanciert.

Denkmalbegriff und Inventar – heute

Heute gibt es eine Vielzahl von Inventaren auf Ebene von Kommunen, Kantonen und Bund: Inventare von Kirchenschätzen und Orgeln, von Industriekulturgütern und Militäranlagen, von Seilbahnen und Gärten. Bestehende Inventare werden mancherorts aktualisiert, mancherorts hinsichtlich des Zeithorizonts um die Nachkriegsarchitektur erweitert. Sollen diese Inventare ein griffiges Instrument für eine respektvolle Weiterentwicklung unserer gebauten Umwelt sein, so ist vielerorts die grösste Herausforderung ihre rechtliche Verankerung.

Denkmalbegriff und Inventar – morgen?

Welche Rückwirkungen haben neue Denkmalbestände wie die Bauten der Nachkriegsarchitektur auf den Denkmalbegriff? Und was bedeutet dies für die Inventare von morgen? Oder haben wir uns gar schon vom Denkmalbegriff gelöst und diesen durch einen Erbebegriff ersetzt, der z. B. die Inventarisierung immateriellen Kulturgutes ermöglicht und erfordert.

Le concept de monument historique et les inventaires en Suisse

Isabel Haupt, stv. Denkmalpflegern des Kantons Aargau

«Un inventaire n'est jamais terminé», relevait tout récemment Olivier Martin. Ce qui s'applique aux inventaires est aussi vrai de l'inventorisation. Cela tient notamment au fait que la notion de monument historique est en constante redéfinition. Ce que l'on classe aujourd'hui n'était pas forcément considéré hier comme digne d'être recensé et, a fortiori, protégé.

Concept de monument historique et inventaires – avant-hier

En 1872, Johann Rudolf Rahn demandait l'aide de la bourgeoisie cultivée pour établir une «Statistique suisse des monuments d'art et d'histoire». Autant le fait de recourir à un tel «partenariat public-privé» dans le cadre d'un processus d'inventorisation était novateur, autant le concept de monument qui sous-tendait la démarche était caractéristique de l'époque: seuls furent en effet recensés les «monuments d'art et d'histoire» médiévaux.

Concept de monument historique et inventaires – hier

En 1975, Année européenne du patrimoine architectural, le débat théorique reflétait l'élargissement que connaissait alors la définition du concept de monument historique d'un point de vue chronologique et typologique, de même que sous l'angle des sciences sociales et économiques. Eclectisme, vieilles villes et autres bâtiments industriels suscitaient désormais un vif intérêt, comme en témoigne du reste la pratique d'inventorisation de l'époque: c'est en effet en 1973 que furent lancés l'Inventaire fédéral des sites construits à protéger en Suisse (ISOS) et l'Inventaire suisse d'architecture 1850–1912 (INSA).

Concept de monument historique et inventaires – aujourd'hui

Il existe aujourd'hui une multitude d'inventaires aux niveaux communal, cantonal et fédéral. Ils portent sur trésors d'églises et orgues, patrimoine industriel et installations militaires, remontées mécaniques et jardins. Ici on les actualise, là on les étend à l'architecture de l'après-guerre. Si l'on veut que ces inventaires constituent des instruments aptes à assurer un développement respectueux de notre environnement construit, le grand enjeu consiste à en ancrer juridiquement la portée.

Concept de monument historique et inventaires – demain?

Quels effets les nouveaux objets inventoriés – p. ex. les bâtiments de l'après-guerre – exercent-ils, en retour, sur la définition du concept de monument historique? Et que cela signifie-t-il pour les inventaires de demain? Ou nous serions-nous déjà détachés de la notion de monument historique au profit de celle de patrimoine, qui permet et réclame aussi l'inventorisation de ses composantes immatérielles?

Welche Rechtswirkungen haben Schutzinventare?

Ruedi Muggli, Fachanwalt für Bau- und Immobilienrecht SAV, Bern

Was sind Inventare?

Inventare sind in diesem Zusammenhang Verzeichnisse von Schutzobjekten. Sie zeigen, was nach Meinung der Sachverständigen an schützenswerten Kulturgütern vorhanden ist. Über die Rechtswirkungen ist damit noch nichts ausgesagt.

Wo gibt es Inventare?

Inventare sind nicht nur im Denkmalschutz, sondern auch im Landschaftsschutz und im Naturschutz gebräuchlich. Bekannt sind im Denkmalschutz insbesondere die Bundesinventare ISOS und IVS. Viele Kantone kennen eigene Denkmalschutz-Inventare.

Was hat das Recht bei den Inventaren zu suchen?

Das Recht hat bekanntlich zum Ziel, unter den Menschen eine Friedensordnung zu etablieren, indem es Regeln für das Zusammenleben aufstellt. Ohne diese Regeln würde jeder machen was er gerade will. Das liefe auf eine besondere Art „Rechtsordnung“ hinaus, nämlich das Faustrecht. Am bekanntesten sind heute die Verkehrsregeln oder die Regeln des Strafrechts. Ohne sie wäre das Zusammenleben wohl schwierig.

Wie eine Gesellschaft mit ihren Kulturgütern umgehen will, legt sie ebenfalls in Regeln, nämlich im Denkmalschutzrecht fest. Dort definiert sie unter anderem die Rechtsregeln, die für inventarisierte Kulturgüter gelten. Dort steht, wer was zu tun hat und wie der Schutz konkret durchgesetzt wird.

Mit Inventaren verknüpfte Rechtsregeln

Die Rechtsordnung knüpft an die Tatsache, dass ein Kulturobjekt in einem bestimmten Inventar verzeichnet ist, konkrete Rechtsregeln. In der Schweiz gibt es allerdings keine einheitliche solche Regel, sondern vielmehr 27 verschiedene: Es gibt Regeln zu den Bundesinventaren und Regeln zu den kantonalen Inventaren. Das Regelwerk ist also sehr unübersichtlich.

Beispiele von Rechtsregeln

Ein Inventareintrag kann rechtlich gesehen sehr Unterschiedliches bedeuten. Beispiele sind:

Ein Inventareintrag kann ein Hinweis an Eigentümer und Bewilligungsbehörden sein, dass es um ein Kulturobjekt von Rang geht und darum möglicherweise Schutzmassnahmen in Frage kommen. Ob und welche Schutzmassnahmen anzuordnen sind, wird nicht im Inventar entschieden.

Ein Inventar kann eine abschliessende Liste von möglichen Schutzobjekten bezeichnen. Die Liste kann dann bloss im Rahmen einer Gesamtüberarbeitung erweitert werden. Ob und wie weit ein Inventarobjekt dann aber tatsächlich geschützt wird, ist mit dem Inventareintrag noch nicht entschieden. Beispiel: Bauinventar des Kantons Bern.

Ein Inventareintrag kann bedeuten, dass das Objekt in der Regel erhalten werden muss. Will man von der Erhaltung abweichen, so muss dies in einer qualifizierten, hohen Anforderungen genügenden Interessenabwägung begründet werden. Beispiel: Bundesinventare.

Überführung von Inventaren in Schutzerlasse

Ein Inventareintrag ist wie gesagt meist noch keine Unterschutzstellung. Darum braucht es in der Regel eine Überführung des Inventareintrags in einen verbindlichen Schutzbeschluss. Das kann eine Anordnung im Einzelfall sein (Verfügung), eine Schutzverordnung für Ensembles oder grössere Gebiete oder eine Schutzzone in der kommunalen Nutzungsplanung („Schutz-zonenplan“). Wie die Überführung abläuft, richtet sich nach dem jeweiligen kantonalen Recht.

Quelle est la portée juridique des inventaires de protection?

Rudolf Muggli, avocat spécialiste en droit de la construction et de l'immobilier FSA, Berne

Que sont les inventaires?

Dans le contexte qui nous occupe, les inventaires sont des catalogues d'objets à protéger. Ils indiquent quels sont, de l'avis des experts, les biens culturels dignes d'être sauvegardés. Cela ne dit encore rien de leur portée juridique.

Dans quels domaines établit-on des inventaires?

Les inventaires ne sont pas seulement courants dans le domaine de la sauvegarde des monuments historiques, mais aussi dans ceux de la protection du paysage et de la nature. En matière de patrimoine construit, les plus connus sont les inventaires fédéraux ISOS et IVS. De nombreux cantons se sont dotés de leurs propres inventaires de protection.

En quoi le droit intervient-il dans les inventaires?

Comme on le sait, le droit a pour finalité d'établir entre les hommes un régime de paix, en édictant des règles régissant le vivre ensemble. Sans ces règles, chacun ferait ce qui lui plaît, et cela aboutirait à une forme particulière d'«ordre juridique»: le droit du plus fort. Les plus connues sont aujourd'hui les règles de la circulation et celles du droit pénal. Sans elles, vivre ensemble serait sans doute difficile.

La manière dont une société entend traiter ses biens culturels, elle la traduit également en règles: celles du droit de la protection du patrimoine. Elle y définit notamment les règles de droit applicables aux biens culturels inventoriés. Celles-ci précisent qui doit faire quoi, et comment la protection doit être concrètement imposée.

Les règles de droit liées aux inventaires

L'ordre juridique lie au fait qu'un bien culturel soit inscrit dans un inventaire donné, des règles de droit concrètes. En Suisse, cependant, il n'existe pas de régime homogène, mais 27 régimes différents, régissant, l'un, les inventaires fédéraux et, les autres, les inventaires cantonaux. Il est donc très difficile d'en avoir une vue d'ensemble.

Exemples de règles de droit

Du point de vue juridique, l'inscription d'un objet dans un inventaire peut avoir des implications très différentes. Par exemple:

- a. Une inscription peut avoir pour but d'indiquer aux propriétaires et aux autorités chargées de l'octroi des autorisations que l'objet en question possède une certaine valeur et qu'il est donc susceptible de faire l'objet de mesures de protection. L'inventaire ne précise cependant pas si des mesures doivent être ordonnées, ni lesquelles.
- b. Un inventaire peut constituer une liste exhaustive d'objets susceptibles d'être protégés. Cette liste ne peut alors être étendue que dans le cadre d'une révision globale. L'inscription d'un objet ne détermine cependant pas encore si et dans quelle mesure celui-ci doit être effectivement protégé. Exemple: Recensement architectural du canton de Berne.
- c. L'inscription d'un objet à l'inventaire peut signifier que celui-ci doit en principe être conservé. Dans ce cas, toute atteinte doit être justifiée dans le cadre d'une pesée très stricte et circonstanciée des intérêts en présence. Exemples: les inventaires fédéraux.

La traduction des inventaires en actes normatifs de protection

Comme mentionné plus haut, l'inscription d'un objet dans un inventaire n'implique pas forcément sa mise sous protection. Il faut donc, en général, que cette inscription se traduise en un acte normatif de protection. Il peut s'agir d'une décision portant sur un objet particulier, d'une ordonnance de protection portant sur un ensemble ou un site plus vaste, ou d'une zone à protéger définie dans le plan d'affectation communal. Les modalités de cette transposition sont définies par le droit cantonal.

Transformer la ville, reconnaître les patrimoines

Ariane Widmer, responsable Bureau du SDOL, Lausanne

« Toute intervention présuppose une destruction, détruis avec conscience et avec joie »

Luigi Snozzi architecte

Résumé

Dans les agglomérations, la quantité de patrimoine reconnu et protégé est généralement inversement proportionnelle à la distance au centre-ville. Plus proche l'on se situe du centre (historique) de la ville, plus nombreux sont les bâtiments et ensembles dont la valeur est considérée au niveau régional ou national. Il suffit souvent de s'éloigner du centre pour voir chuter les objets inventoriés ainsi que leur valeur patrimoniale.

Ce constat ne signifie pas pour autant que la question patrimoniale devient moins aiguë et plus facile à traiter dans le cadre du développement urbain dès que l'on se situe à bonne distance des centres villes. Au contraire! Les constructions patrimoniales bien identifiées et largement reconnues fixent un cadre très clair et limitent les choix d'évolution de la ville. Les lieux où le patrimoine semble moins présent et ne bénéficie pas de cette forte reconnaissance n'offrent pas un cadre aussi rassurant.

Le patrimoine des périphéries urbaines est souvent jugé d'intérêt mineur. Les inventaires et recensements y existent bien, mais leur poids est faible et ils sont souvent méconnus. Ces inventaires apparaissent comme des entraves au développement des vocations nouvelles de ces territoires en pleine mutation. Ils sont ressentis comme des freins par les propriétaires.

Pourtant les territoires périphériques portent de manière très spécifique les traces de leurs profondes transformations au cours du temps. Souvent morcelés, ces lieux ne brillent en général pas par leur qualité de vie. Leur revalorisation s'impose et passe impérativement par une prise en compte de leurs caractéristiques structurelles, et donc de leur patrimoine. C'est la démarche qu'a conduite la commune de Schlieren par exemple.

Apprendre à reconnaître le patrimoine «mineur» constitutif des périphéries urbaines, apprendre à l'aimer, à le préserver, à le transformer ou à le renouveler représente l'un des défis majeurs pour la planification urbaine à distance des centres. Y répondre demande une approche multiple. Trois étapes se révèlent incontournables: reconnaître, sensibiliser et enfin trouver les outils et les moments propices d'action dans les processus de planification.

Les interventions qui transforment le paysage construit font partie de la vie de la ville. Tout acteur de la transformation territoriale, qu'il soit architecte, ingénieur ou paysagiste, a le devoir de prendre position par rapport au contexte existant qui inclut le patrimoine au sens large, le moins connu et recensé aussi bien que celui qui ne pose pas de question.

Die Stadt verändern, das Baukulturerbe erkennen

Ariane Widmer, responsable Bureau du SDOL, Lausanne

«Jeder bauliche Eingriff bedingt eine Zerstörung, zerstöre mit Verstand und Freude»

Luigi Snozzi, Architekt

In den Agglomerationen ist die Anzahl der denkmalgeschützten und anerkannten Objekte in der Regel umgekehrt proportional zur Distanz zum Stadtzentrum. Je näher man dem (historischen) Zentrum kommt, desto zahlreicher sind die Gebäude und Ensembles, die auf regionaler oder nationaler Ebene als wertvoll erachtet werden. Oft braucht man sich nur ein wenig vom Stadtkern zu entfernen, um festzustellen, dass die inventarisierten Objekte und ihr denkmalpflegerischer Wert abnehmen.

Dies heisst jedoch nicht, dass sich die Frage der Schutzwürdigkeit im Rahmen der Stadtentwicklung weniger dringlich stellt und einfacher ist, sobald man sich in einiger Entfernung des Stadtzentrums befindet. Ganz im Gegenteil! Die eindeutig anerkannten und identifizierten schützenswerten Bauten bilden einen klaren Rahmen und

schränken gewisse städtische Entwicklungsmöglichkeiten ein. Dort, wo das baukulturelle Erbe weniger augenfällig und nicht im selben Mass anerkannt ist, fehlt ein solch hilfreiches Gerüst.

Die Baukultur der städtischen Peripherien gilt häufig als von geringem Interesse. Inventare und Bestandesaufnahmen existieren zwar, doch sie haben wenig Gewicht und werden oft verkannt. Man betrachtet sie als einschränkend, wenn es um die Entwicklung und Neuausrichtung dieser sich im Umbruch befindenden Areale geht. Die Eigentümer empfinden diese Inventare als Bremsklötze.

Die tiefgreifenden Veränderungen, die im Laufe der Zeit stattfanden, hinterliessen jedoch in den peripheren Gebieten ihre ganz speziellen Spuren. Solche Orte sind oft zerstückelt und glänzen meistens nicht mit übermässiger Lebensqualität. Ihre Aufwertung tut Not. Das geht jedoch nicht ohne die Berücksichtigung ihrer strukturellen, also baukulturellen Eigenheiten. Die Gemeinde Schlieren ist zum Beispiel auf diese Weise vorgegangen.

Eine der grössten Herausforderungen der städtebaulichen Planung ausserhalb der Zentren besteht darin, die «mindere» Baukultur der städtischen Peripherien erkennen und lieben zu lernen, sie zu erhalten, zu verändern oder zu erneuern. Dies bedingt ein vielfältiges Vorgehen mit drei unumgänglichen Etappen: erkennen, sensibilisieren und schliesslich im Planungsprozess die geeigneten Instrumente sowie den richtigen Handlungszeitpunkt finden.

Eingriffe, welche die gebaute Umwelt verändern, sind Teil des Lebens einer Stadt. Sämtliche Akteure, die Räume verändern, seien es Architekten oder Landschaftsplaner, müssen zum bestehenden Kontext Stellung beziehen. Dies betrifft die Baukultur im weitesten Sinne, vom unbekannteren und vom nicht erfassten Objekt bis zum unbestrittenen Denkmal.

Die weissen Flecken der Inventare

Christoph Schläppi, Architekturhistoriker, Bern

Die Denkmäler, so lautet die verbreitete Auffassung, haben ein materielles und ein immaterielles Dasein: Auf der einen Seite die Substanz, die es vor Degradation oder unsachgemässer Veränderung zu bewahren gilt. Andererseits ein Prozess, in dem Erinnerung, Wahrnehmung auratischer Qualitäten, Tradierung von Information etc. zusammen wirken.

Inventare sind stets aus dem Bemühen entstanden, aus einem Überblick der Gesamtheit materieller Zeugnisse Erkenntnisse über die immateriellen Qualitäten der einzelnen Objekte zu gewinnen. Sie sind als ideelle Grundlage und Rechtfertigung jeglicher denkmalpflegerischen Tätigkeit unabdingbar.

Inventare sind jedoch auch Rechts- und Verwaltungsinstrumente. Darin ist ein grundsätzlicher Widerspruch zum Wesen der Denkmäler angelegt: Die Dynamik der Denkmalwahrnehmung, die Vitalität der Denkmäler (die ja auch von den Denkmalschützern stets heraufbeschwört wird) überfordern die Möglichkeiten der Inventare und stellen ihre Rolle im Prozess der Erkenntnisfindung in Frage.

Indem von den Inventaren verbrieftes Erkenntnis und Rechtsverbindlichkeit erwartet wird, wird ihnen eine Halbwertszeit aufgezwungen, die sich mit dem Nachführen des Objektkanons nur bedingt herabsetzen lässt. Der Beitrag über die „weissen Flecken der Inventare“ versucht eine kritische Revision des Inventargedankens und fragt nach Möglichkeiten, die Dilemmata des Inventarisierens zu umgehen. Dabei soll einerseits ein radikal subjektiver Weg besprochen, andererseits auch methodische Fragen erörtert werden.

Les taches blanches des inventaires

Christoph Schläppi, historien de l'architecture, Berne

Les monuments historiques possèdent, selon la conception qui a cours, une existence matérielle et immatérielle. D'un côté, la substance, qu'il convient de préserver de la dégradation et des transformations inopportunes. De l'autre, un processus où interviennent mémoire, perception de qualités auratiques, transmission d'information, etc.

Les inventaires ont toujours procédé du souci de tirer, d'une vue d'ensemble des témoins matériels, des conclusions sur les qualités immatérielles des différents objets recensés. Ils constituent la base et la justification intellectuelles absolues de toute activité de conservation du patrimoine.

Les inventaires sont cependant aussi des instruments juridico-administratifs. En cela réside une contraction fondamentale avec l'essence même des monuments historiques: la dynamique de la perception des monuments, la vitalité de ces derniers (que les conservateurs ne cessent d'ailleurs d'évoquer), dépassent les possibilités des inventaires et remettent en question leur rôle dans le processus de découverte et de recherche.

En attendant des inventaires, et des conclusions fondées, et une portée juridique contraignante, on leur impose une demi-vie que la mise à jour des critères de recensement ne permet de réduire que dans une mesure limitée. L'exposé tente une réévaluation critique de l'idée d'inventaire et s'interroge sur les possibilités de contourner les dilemmes de l'inventarisation. L'auteur y adopte une démarche radicalement subjective, tout en abordant cependant aussi certaines questions de méthode.

L'inventaire de Georges Addor ou le savoir en action

Franz Graf, Architecte et professeur EPFL

Dans les années 60 du siècle dernier, alors que voyait le jour « L'inventaire général » sous l'impulsion d'André Chastel et d'André Malraux (1964) en France ou la création de « L'ufficio centrale per il Catalogo del Ministero della Pubblica Istruzione » par Oreste Ferrari (1969) en Italie, se construisaient simultanément à grande vitesse les villes européennes, Genève en particulier. Ironie et précipitation de l'histoire, cinquante ans plus tard, alors que les inventaires ont considérablement élargi leurs champs d'intervention –les vitraux, puis le patrimoine industriel et scientifique et technique, l'architecture des XIX-XXème siècles, les jardins-, c'est pour le patrimoine bâti le plus récent, celui de l'après guerre que l'on doit les dresser, car sa transformation, plus au moins lourde, est quotidiennement à l'ordre du jour, provoquée par des entretiens nécessaires auxquels viennent se greffer des mises à niveau énergétiques draconiennes et des exigences de rentabilité financière sans pitié. L'inventaire contemporain, comme celui de l'œuvre de Georges Addor à Genève, s'insère dans cette réalité objective, et donc doit tout à la fois répertorier et documenter exhaustivement les bâtiments, mais au-delà déterminer leur valeur exacte et celle de ses composants, ainsi que produire des recommandations précises sur les stratégies d'intervention qui transforment l'inventaire passif en un savoir en action. A des interventions médiocres qui ne font qu'appliquer de manière pavlovienne la technique permettant d'atteindre la norme mais rendent méconnaissables les qualités architecturales d'origine, il faut substituer des stratégies potentielles qui répondent astucieusement aux contraintes patrimoniales, énergétiques et économiques. Deux projets, la reconversion de l'Usine Tavano et la rénovation des enveloppes de la Cité du Lignon, ont prouvé qu'avec dialogue et intelligence, le pari peut être réussi.

Das Inventar von Georges Addor oder vom Wissen zum Handeln.

Franz Graf, Architecte et professeur EPFL

In den 60er-Jahren des letzten Jahrhunderts, als in Frankreich das «Inventaire général» auf Anregung von André Chastel und André Malraux (1964) ins Leben gerufen wurde oder Oreste Ferrari in Italien das «ufficio centrale per il Catalogo del Ministero della Pubblica Istruzione» schuf (1969), erlebten die europäischen Städte ein schnelles Wachstum, ganz besonders Genf. Ironie der Geschichte bei ihrem rasanten Wandel, fünfzig Jahre später, nachdem die Inventare ihren Interventionsbereich massiv erweitert haben – die Glasmalereien, dann das industrielle, wissenschaftliche und technische Erbe, die Architektur des 19. und 20. Jahrhunderts, die Gärten – gilt es nun, die jüngsten baukulturellen Zeugen, jene der Nachkriegszeit, zu inventarisieren. Diese sind nämlich heute täglich mehr oder weniger tiefgreifenden Veränderungen unterworfen, ausgelöst durch den notwendigen Unterhalt, zu dem sich aber auch drakonische energetische Sanierungen gesellen sowie gnadenlose Rentabilitätsanforderungen. Das zeitgenössische Inventar, wie jenes des Werks von Georges Addor in Genf, reiht sich in diese objektive Realität ein und muss folglich die Bauten erschöpfend erfassen und dokumentieren. Darüber hinaus muss es aber auch ihren genauen Wert sowie denjenigen der einzelnen Elemente festlegen und präzise Empfehlungen über die Interventionsstrategien abgeben, sodass aus passivem inventarisiertem Wissen konkretes Handeln wird. Mittelmässige Eingriffe, die reflexartig auf die Methode zurück greifen, mit der die Norm erreicht werden kann, dabei aber die ursprünglichen architektonischen Qualitäten verunstalten, müssen mit anwendbaren Strategien ersetzt werden, die mit Geschick auf die denkmalpflegerischen, energetischen und wirtschaftlichen Anforderungen reagieren. Zwei Projekte, die Umnutzung der Fabrik Tavano und die Fassadenrenovation der Cité du Lignon, sind der Beweis, dass die schwierige Aufgabe im Dialog und mit der notwendigen Intelligenz gemeistert werden kann.

Mehr Öffentlichkeit? – Thesen und Anmerkungen

Henri Leuzinger, Redaktor, Geograf und Publizist, Geschäftsführer Aargauer Heimatschutz, Rheinfelden

Inventare dokumentieren die Baukultur. Seit 1880 erhebt, erforscht und vermittelt die Gesellschaft für Schweizerische Kunstgeschichte GSK das baugeschichtliche Kulturerbe der Schweiz. Die GSK ist also gewissermassen die Urmutter aller Inventare, auch des ISOS, das 1973 in Auftrag gegeben wurde.

Inventare sind Bestandsaufnahmen und Nachschlagewerke und schön. Inventare haben ihre Macht des Faktischen, die sie ihrer blossen Existenz verdanken und die sie, der Überlieferung nach, einst besaßen, heute weitgehend verloren. Daher taugen Inventare in der heutigen Praxis des Baualltags nur etwas, wenn sie ins verbindliche Raumplanungs- und Baurecht überführt werden. Kantone und Gemeinden befinden sich aktuell in dieser Phase. Vielerorts scheint dies einigermassen zu funktionieren, weit herum aber harzt der Prozess.

Obwohl Bauen bekanntlich nicht nur Privatsache ist, weil jeder Bau zwar auf privatem Grund, zugleich aber im öffentlichen Raum steht, werden Einträge in ein Inventar und besonders die Unterschutzstellungen als Strafe, nicht als Ehre aufgefasst. Schlimmer noch: es ist immer häufiger von Wertminderung der Kapitalanlage die Rede.

Das Überführen der Inventare ins öffentlich-rechtliche System der Zonenpläne und Bauvorschriften erfolgt nach den Grundsätzen des RPG, das die Information und Mitwirkung der Bevölkerung verlangt. Zu unterscheiden sind dabei zwei Gruppen: einerseits die Grundeigentümer, welche direkt betroffen sind. Und andererseits die interessierten Normalbürger, welche indirekt als Steuerzahler anzusprechen sind. Je besser es gelingt, durch mehr Öffentlichkeit ein gutes Ortsbildschutz-Klima zu schaffen, desto eher bestehen Chancen auf Sicherung der Bausubstanz. Wenn es aber Probleme mit einzelnen Eigentümern gibt, verspricht Diskretion, also weniger Öffentlichkeit, unter Umständen mehr Erfolg. Es geht darum, Missverständnisse und Ressentiments abzubauen und mit differenzierten massgeschneiderten Lösungen am Ende doch noch zu einem Erhalt der gefährdeten Objekte zu kommen.

«Plus de publicité!?» – thèses et observations

Henri Leuzinger, Redaktor, Geograf und Publizist, Geschäftsführer Aargauer Heimatschutz, Rheinfelden

Les inventaires documentent le patrimoine bâti. Depuis 1880, la Société d'histoire de l'art en Suisse (SHAS) recense, étudie et présente au public le patrimoine architectural du pays. La SHAS est donc, en quelque sorte, la mère de tous les inventaires – y compris de l'ISOS, dont l'établissement fut entrepris en 1973.

Les inventaires sont des relevés de l'existant, des ouvrages de référence, et c'est bel et bon. Cependant, ils ont aujourd'hui dans une large mesure perdu le pouvoir qu'ils doivent à leur simple existence et que, selon la tradition, ils possédaient jadis. Aussi les inventaires ne peuvent-ils, dans le contexte de la production actuelle, avoir d'efficacité que s'ils sont transposés dans le droit – contraignant – de l'aménagement du territoire et de la construction. Cela semble à peu près fonctionner dans certains endroits, mais le processus est, en général, laborieux.

Bien que la construction ne soit pas, comme on le sait, une affaire strictement privée, dans la mesure où tout bâtiment, s'il est érigé sur un terrain privé, affecte en même temps l'espace public, le fait qu'un objet soit inscrit dans un inventaire et, surtout, mis sous protection, est moins perçu comme un honneur que comme une punition. Pire encore: on parle toujours plus souvent de dépréciation de l'investissement financier consenti.

La traduction des inventaires dans le système de droit public des plans de zones et des prescriptions en matière de constructions s'effectue conformément aux principes de la loi fédérale sur l'aménagement du territoire, qui exige l'information et la participation de la population. A cet égard, il convient d'établir la distinction entre deux groupes: d'une part, les propriétaires fonciers, qui sont directement concernés; de l'autre, les simples citoyens intéressés, indirectement interpellés en tant que contribuables. Mieux on parviendra à créer, à travers davantage de publicité, un climat favorable à la protection des sites construits, meilleures seront les chances de sauvegarder la substance bâtie. Si les rapports se révèlent cependant conflictuels avec certains propriétaires, c'est au contraire la discrétion, soit moins de publicité, qui seront les plus susceptibles de conduire au résultat recherché. Il s'agit, dans de tels cas, de désamorcer malentendus et rancœurs, afin d'assurer malgré tout, par des solutions taillées sur mesure, la conservation des objets menacés.